



HAL
open science

Lectures de Mémoire de fille d'Annie Ernaux

Isabelle Charpentier

► **To cite this version:**

Isabelle Charpentier. Lectures de Mémoire de fille d'Annie Ernaux. Cahiers de L'Herne, 2022, Cahier Annie Ernaux, pp.223-227. hal-03680889

HAL Id: hal-03680889

<https://u-picardie.hal.science/hal-03680889>

Submitted on 29 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Article paru dans *Les Cahiers de L'Herne*, « Cahier Annie Ernaux », sous la dir. de Pierre-Louis Fort, mai 2022, pp. 223-227. ISBN : 9791031903538

Lectures de *Mémoire de fille* d'Annie Ernaux

Isabelle Charpentier (UPJV – CURAPP-ESS / CSE)

« La lecture joue [...] le rôle d'une avance sur la vie (peut-être l'a-t-elle toujours, jusque tard, comme lutte contre la mort) [...]. [...] J'ai été au cœur même de la contradiction que représente la lecture : elle m'a séparée des miens, de leur langage, et même de ce moi qui a commencé de se dire avec d'autres mots que les leurs. Mais elle m'a reliée aussi à d'autres consciences par l'intermédiaire de personnages auxquels je m'identifiais, à d'autres mondes hors de mon expérience. Lire sépare et relie. »

Annie Ernaux, « Séparer, relier », in *Pourquoi lire*, Premier Parallèle, 2021.

« En fait, je suis toujours dans 'la mémoire qui devient histoire'. »

Annie Ernaux, *L'Atelier noir*, Paris, Édition des Busclats, 2011, p. 106.

Dans *Mémoire de fille*, récit paru chez Gallimard en 2016, Annie Ernaux opère un retour sur les événements qui ont jalonné sa vie dans les années 1958-1960. Elle y évoque un épisode crucial de sa jeune existence encore jamais abordé frontalement dans ses récits auto-sociobiographiques antérieurs – même si ces années ont déjà été transposées de manière autofictionnelle dans le deuxième roman de l'auteure, *Ce qu'ils disent ou rien* (1977), et qu'on y trouve une allusion furtive dans *Les Années* (2008) : son premier rapport sexuel à 18 ans, alors que, élève en première dans un lycée catholique, celle qui « n'est jamais sortie de son trou » (*MdF*, p. 25) quitte pour la première fois Yvetot et ses parents épiciers-cafetiers pour être monitrice l'été dans une colonie de vacances de l'Orne, elle qui « ne connaît le monde » que par les livres (*MdF*, p. 26). Comme elle le précise dans un entretien accordé en avril 2016 à Sophie Joubert (*L'Humanité*), : « Il m'[était] arrivé de dire ce qui s'était passé ensuite, que j'avais été boulimique, que je n'avais pas eu de règles pendant deux ans. Mais les faits sont restés secrets pendant plus de cinquante ans. »

À travers cette expérience intime, c'est, une nouvelle fois, tout un contexte et un milieu social que l'écrivaine convoque, renvoyant à la mémoire d'autres filles de sa génération, celle de l'après-guerre : en effet, à l'époque, pour les jeunes femmes de cet âge, qui vivent dans de petites villes de province souvent baignées de religiosité, il n'est pas rare de « perdre sa virginité » (voire de trouver un mari) lors d'un séjour « à l'extérieur », en colonie de vacances, où, soustraites à la surveillance suspicieuse et inquisitrice de leurs mères, elles découvrent aussi avec étonnement et curiosité la mixité – rappelons que celle-ci n'est devenue obligatoire dans l'enseignement primaire et secondaire que par les décrets d'application de la loi Haby de décembre 1976 : « La mixité la déconcerte. Elle n'est pas préparée à des relations de simple camaraderie entre garçons et filles engagés dans le même travail. C'est une situation neuve. Au fond elle ne connaît pour parler aux garçons que le mode de la joute populaire, à a fois défensive et encourageante, faite d'aguicherie et de moquerie dans les rues

où ils suivent les filles. » (*MdF*, p. 40) Sans « aucune pratique d'autres milieux que le sien, populaire d'origine paysanne, catholique [...], dans une grande insécurité de langage et de manières » (*MdF*, p. 26), ignorante en particulier des codes qui régissent les rapports sociaux de sexe entre moniteurs et monitrices de colonies, la jeune fille qu'était Annie Ernaux, comme tant d'autres de sa génération qui découvrent alors la sexualité, ne peut engager avec les garçons que des rapports de séduction.

Dès le premier soir, la relation avec le moniteur-chef, si elle est consentie par la jeune femme amoureuse candide, ne ressemble pourtant pas du tout à la première « nuit d'amour » dont elle a rêvé : brute et brutale, humiliante, sans amour ni plaisir, elle s'éblouit dans le désir du garçon, se soumet au désir masculin et n'est pas exempte de violence : « Il va trop vite, elle n'est pas prête pour tant de rapidité, de fougue. Elle ne ressent rien. [...] Il force. Elle a mal. Elle dit qu'elle est vierge, comme une défense ou une explication. Elle crie. Il la houspille : 'J'aimerais mieux que tu jouisses plutôt que tu gueules !' Elle voudrait être ailleurs mais elle ne part pas. » (*MdF*, p. 43). Rejetée ensuite par son amant, qui noue aussitôt une relation avec une autre, passant des nuits avec d'autres garçons, elle est devenue « objet de mépris et de dérision » pour les moniteur-trices (*MdF*, p. 50), qui écrivent « Vive les putains » au dentifrice rouge sur le miroir de son lavabo et la traitent de « putain sur les bords » (*MdF*, p. 110). Mais la « honte de fille » – « la honte de mes désirs », « la honte de la fierté d'avoir été un objet de désir » (*MdF*, p. 18 et 99) – ne s'abat réellement sur elle qu'un an plus tard, après la lecture du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir et l'éveil féministe que le livre provoque en elle : « Son intervention est brutale et prodigieuse. Je comprends que le monde est fait par et pour les hommes », déclare ainsi Annie Ernaux (*The Financial Times*, 29/08/2020)¹. Dououreusement, l'ouvrage lui permet de comprendre qu'elle s'est aliénée en se comportant en « objet sexuel », en « chienne qui vient mendier des caresses et reçoit un coup de pied » (*MdF*, p. 50). Paradoxale, cette lecture s'avère aussi ambivalente, puisqu'« avoir reçu les clés pour comprendre la honte ne donne pas le pouvoir de l'effacer » (*MdF*, p. 110). Or, chez Annie Ernaux, cette « honte de fille » vient se cumuler à la honte sociale, « celle d'être fille d'épiciers-cafetiers » (*MdF*, p. 99).

Les thématiques de la honte et de la mémoire, déclinées différemment que dans les opus précédents de l'écrivaine, demeurent ainsi au cœur de ce nouveau récit, mais l'auteure aura attendu plusieurs décennies avant de se colleter véritablement avec cette période matricielle douloureuse et indicible, souvent qualifiée d'« abîme », pour laquelle elle ne parvient pas, malgré plusieurs tentatives, à trouver la forme juste d'écriture : « Depuis vingt ans, je note '58' dans mes projets de livre. C'est le texte toujours manquant. Toujours remis. Le trou inqualifiable. [...] Je refusais la douleur de la forme » (*MdF*, p. 17-18).

Rétrospectivement, Annie Ernaux estime pourtant que c'est cette relation, son contexte et les deux « années blanches » qui vont suivre, marquées par le chaos intérieur, qui ont déterminé son entrée en écriture au cours de l'été 1960, alors qu'elle est jeune fille au pair en Angleterre, juste avant de s'inscrire en propédeutique à l'Université de Rouen : « j'ai commencé à faire de moi-même un être littéraire, quelqu'un qui vit les choses comme si elles devaient être écrites un jour. » (*MdF*, p. 143) L'expérience individuelle rencontrant immédiatement l'histoire collective, et l'intime fusionnant avec le social, l'écrivaine rappelle aussi qu'à l'époque (les « années Ogino » - *MdF*, p. 30), en l'absence de contraception et d'avortement

¹ Nous traduisons.

légal, la virginité demeurait un fétiche, toute grossesse impliquant le mariage pour éviter l'opprobre sociale : « c'est un livre sur tout ce qui pouvait arriver à une fille en ce temps-là. Ce qui domine alors la vie des filles, c'est la virginité, avec la menace de la grossesse, qui est un déshonneur pour les familles et oblige à se marier. Le mot important, c'était 'la conduite'. Tout tenait dans ce mot-là : 'Il faut que tu te conduises bien'... Nous sommes dix ans avant 68, mais c'est comme si c'était un siècle avant », souligne l'auteure dans un entretien accordé à Grégoire Leménager pour le site web de *L'Obs* (28/03/2016). De fait, la conduite sexuelle et le corps des jeunes filles, « objet de désirs et d'évaluations », étaient constamment placés sous surveillance – prenant appui sur les témoignages de (très) jeunes femmes, lycéennes et étudiantes, recueillis lors de séances de signature dans les librairies à la sortie de l'ouvrage en 2016, ou lors du Salon du Livre de Paris, l'auteure estime d'ailleurs, dans une lettre qu'elle m'a adressée en juin 2021, que cette culture du « soupçon » reste vraie aujourd'hui, en dépit de l'évolution indiscutable des mœurs.

D'un point de vue stylistique, ce « récit d'apprentissage » joue sur l'emploi alternatif de la première personne du singulier, le « je » d'aujourd'hui, qui retrace l'année 1958 et ses suites, et de la troisième personne du singulier, ce « elle » qui permet d'évoquer la fille qu'elle était à 18 ans, procédé dissociatif déjà utilisé par l'écrivaine dans *Les Années* (2008). Annie Ernaux s'explique sur les enjeux de ce décentrement lors de l'entretien accordé en 2016 à Sophie Joubert : « Tout livre est une aventure d'écriture, mais celui-là met tout en jeu : la mémoire, la manière d'évaluer les actes du point de vue de cette époque, ce qu'elle avait dans la tête, comment écrire maintenant son désir, donner le sentiment de la réalité, replonger dans le gouffre de faits qui remontent à plus de cinquante ans. [...] Je ne bouche pas les trous de la mémoire, je fais avec ce que j'ai, ce qui reste et n'a pas bougé. Entre les scènes, il y a des creux et il faut le dire. [...] J'ai mis beaucoup de temps à dissocier le 'elle' et le 'je'. [...] Est-ce qu'elle est moi ? Elle est moi mais elle n'est pas moi. Je l'écris à un moment, c'est une fille dont j'ai la mémoire. » Revenant abondamment sur l'inconfort initial de l'écriture, mais aussi la précision requise pour son travail formel lors des nombreux entretiens qu'elle accorde dans la presse au moment de la parution du livre, Annie Ernaux insiste sur les nombreuses hésitations qui l'ont jalonné pendant plusieurs décennies, et on trouve trace dans le récit lui-même de ces réflexions sur l'écriture, sur la « forme juste » qu'il convenait d'adopter pour ne pas céder à « la pure jouissance du déballage des souvenirs » (*MdF*, p. 18) et éviter « l'illusion romanesque » ; pour y parvenir, il convenait de « définir le terrain – social, familial et sexuel » (*MdF*, p. 25).

Pour réussir à raconter cet épisode nodal en allant « le plus loin possible dans l'exposition des faits et des actes » (*MdF*, p. 22), l'écrivaine ne peut matériellement s'aider de son agenda ou de son journal intime de l'époque, brûlés en 1963 par sa mère, désireuse d'effacer les traces de la « mauvaise conduite » de sa fille. Consciente que « le souvenir n'est pas la vérité » et parce qu'elle veut « être la fille de 58 » qu'elle a, depuis longtemps, cessé d'être, elle refuse de ne se fier qu'à sa seule mémoire « charnelle », sensible² – même si celle de la honte reste vive. « Rejoindre la fille que j'étais, ça veut dire que je voulais savoir ce qu'elle ressentait : les pensées se sont enfuies, mais il y a des sensations qui restent là, des paroles, toute une écume qui permet de la retrouver en faisant abstraction de ce qui s'est passé après », précise-t-

² Sur les procédés d'écriture, lire aussi Ernaux (Annie), *Le Vrai lieu. Entretiens avec Michelle Porte*, Paris, Gallimard, 2014 et Ionescu (Mariana), « De l'écriture 'comme un couteau' à l'écriture 'dans le vif' : le vrai lieu d'Annie Ernaux », *Nouvelle Revue Synergies Canada*, n° 10, 2017.

elle dans un entretien à *L'Obs* (28/03/2016). Comme elle a pu le faire pour l'écriture de plusieurs récits antérieurs, Annie Ernaux s'appuie dès lors sur quelques rares photographies, la description des vêtements portés, des chansons populaires et des lettres qu'elle échangeait à l'époque avec deux amies, dont Marie-Claude, une fille d'ingénieur avec qui elle a toujours gardé le contact, lettres que cette dernière lui a remises en 2010 : « J'ai donc lu ce que j'écrivais entre 16 et 22 ans : ce fut surprenant, troublant, comme si je lisais une autre. Mais j'ai aussi été frappée par certains propos assez proches de ce que je suis aujourd'hui, mes propos sur le mariage, la peur de vieillir. Ces lettres m'ont renseignée sur ma manière de m'exprimer, le jeu social avec cette fille d'ingénieur, mon désir de paraître aussi cultivée qu'elle. » (*L'Humanité*, 8/04/2016) Dans un autre entretien accordé au moment de la sortie du livre à Claire Devarrieux pour *Libération* (2/04/2016), Annie Ernaux précise encore ce projet d'écriture : « Si je ne me souviens pas, je n'en parle pas. [...] Je ne cherche pas une interprétation, je tâche de saisir les choses. Je veux me situer dans la mémoire d'un présent sans avenir. [...] Il fallait sauver [ces deux années blanches]. D'être écrites, de m'avoir traversée, elles se dissolvent dans ces consciences dont j'imagine qu'elles peuvent me lire. Du moins que ce temps-là ne soit pas perdu. Que ces deux années n'aient pas disparu, qu'elles existent, avec le monde autour, ces années 50. »

Ce souhait de l'écrivaine semble rencontrer l'horizon d'attente des lectrices et des lecteurs, si l'on en croit les courriers reçus par Annie Ernaux après la publication de *Mémoire de fille*, courriers dont elle nous a aimablement fourni un échantillon. La lecture des lettres montre une nouvelle fois que les récits de l'écrivaine peuvent participer de la (re)construction de soi et modifier en profondeur le rapport au monde de celles et ceux qui la lisent, souvent depuis longtemps (plus d'un lecteur sur deux et sept lectrices sur dix évoquent d'ailleurs un autre récit dans sa lettre, essentiellement *Les Années* et/ou *Passion simple* pour les premiers, *La Place*, *Les Années* et/ou *L'Événement* pour les secondes, deux faisant mention de leur propre avortement traumatique), encouragé-es à lui faire part de leurs réactions en raison de la correspondance que plus de la moitié d'entre elles-eux entretient régulièrement avec l'auteure, puisque cette dernière a l'habitude, depuis 1974 et la parution de son premier opus, *Les Armoires vides*, de répondre personnellement aux lettres qu'elle reçoit. Développant majoritairement (neuf femmes sur dix, mais aussi plus de deux hommes sur trois) des formes plurielles d'identification projective, les lecteur-rices lui affirment que ses récits, et notamment *Mémoire de fille*, les ont aidé-es à comprendre ce qu'elles-ils avaient vécu, et la remercient, dans plus de neuf courriers sur dix, d'avoir eu le « courage » et la « force » de restituer et de partager son expérience sensible, en optant pour une langue « âpre », « juste », « exigeante » et « sans complaisance » - tous ces termes reviennent dans près des deux-tiers des lettres. Lectrices et lecteurs soulignent les résonances et les « similitudes » que *Mémoire de fille* fait remonter à leur mémoire, ce qui les « bouleverse » - le terme figure ainsi dans la moitié des lettres de femmes, sachant que sept sur dix disent explicitement écrire « en tant que femmes » ou « ex jeunes filles ». Évoquant cette plongée dans le passé (l'année 1958 pour certain-es – plus de la moitié des correspondants a plus de 60 ans en 2016, près d'un quart des hommes et d'un tiers des femmes ont plus de 70 ans, et sont donc exactement de la même génération que l'écrivaine -, leurs 18 ans pour d'autres), plus de neuf lecteur-rices sur dix insistent sur « l'intensité » de « l'émotion » qu'elle suscite, puisqu'affleurent à la lecture des souvenirs enfouis, oubliés de leur existence d'alors.

Comme ce que l'on avait pu constater concernant les réceptions de *Passion simple*³, et de manière tout aussi contre-intuitive, il faut souligner que presque autant d'hommes que de femmes écrivent à Annie Ernaux pour *Mémoire de fille*. Sensiblement plus diplômés que les correspondantes (près de la moitié est titulaire au moins d'un bac + 5, contre plus d'un tiers des femmes qui disposant d'un bac + 4 et plus), plus d'un tiers est enseignant dans le secondaire ou le supérieur, et près d'un sur cinq est écrivain – professions que l'on rencontre pourtant aussi en nombre chez les lectrices. Si un tiers des correspondants (contre un quart des correspondantes) fait référence dans son courrier, alors souvent empreint de souffrance sociale, à son origine populaire, à sa migration de classe et/ou à la honte sociale de ses origines, nombreux sont, en revanche, ceux qui s'identifient à l'écrivaine éprouvant une passion amoureuse – dont une faible proportion d'homosexuels déclarés –, même si, comme on l'avait déjà noté pour les réceptions de *Passion simple*, ces hommes sont moins socialement disposés que les femmes à partager en retour avec l'écrivaine le détail de leur propre vie sentimentale et des affects qui lui sont liés (moins d'un quart des correspondants se dévoile ainsi explicitement sur ce plan, contre 40% des lectrices). Mais près d'un tiers déplore aussi le comportement du moniteur à son égard et/ou s'interroge sur les émotions qu'une jeune femme de 18 ans pouvait éprouver à l'époque, dans ce contexte de la première relation sexuelle – même si seul un correspond sur dix fait référence et/ou se revendique du féminisme, contre plus du tiers des lectrices, parmi lesquelles on ne dénombre pourtant qu'une seule militante déclarée. Parmi les lecteurs manifestement sensibilisés à cet enjeu, un sociologue reconnu pointe les écarts d'attentes entre hommes et femmes en matière amoureuse et sexuelle, et estime que, de ce point de vue, les choses ont peu changé depuis la fin des années 1950.

Ces réceptions lectorales, dont on vient ici d'esquisser les principales caractéristiques au travers des courriers fournis par l'auteure, témoignent moins que celles de récits antérieurs des effets de l'écriture « politiquement agissante » d'Annie Ernaux⁴, même si l'écriture qu'elle utilise dans *Mémoire de fille* vise toujours à atteindre l'objectivité de faits vécus en tant que femme, depuis une origine populaire et provinciale, dans le contexte socio-historique spécifique de la France d'après-guerre marqué par une prégnance encore très forte du catholicisme. Son témoignage, à portée universelle, d'une première expérience sexuelle traumatisante racontée du point de vue féminin et vécue dans ce que l'on pourrait appeler « les zones grises du consentement », ne semble pas perçu, dans les courriers des lecteur-rices auxquels nous avons eu accès, comme une prise de parole politique. Sur ce point, il n'est pas inutile de rappeler que *Mémoire de fille* paraît un an et demi avant le déclenchement, sur les réseaux sociaux et dans la rue, du mouvement social international #MeToo, encourageant, suite à l'affaire Weinstein, la prise de parole des femmes victimes de viols, de harcèlement et de violences sexuels, souvent vécus, jusqu'à lors, dans le silence et la honte, et qui a permis l'émergence, dans l'espace public, de débats relatifs à la notion de consentement, qu'Annie Ernaux aborde déjà dans son récit. Il est probable que si l'ouvrage était paru fin 2017 ou en 2018, ses appropriations auraient davantage témoigné de ces questions, en les construisant politiquement.

³ Charpentier (Isabelle), « Lectrices et lecteurs de *Passion simple* d'Annie Ernaux – Les enjeux sexués des réceptions d'une écriture de l'intime sexuel », in Charpentier (Isabelle) [dir.], *Comment sont reçues les œuvres ? Actualités des recherches en sociologie de la réception et des publics*, Creaphis, 2006, pp. 119-136.

⁴ Sur cette notion, voir Charpentier (Isabelle), « Les 'ethnotextes' d'Annie Ernaux ou les ambivalences de la réflexivité littéraire », in Bajomée (Danielle), Dor (Juliette) [dir.], *Annie Ernaux. Se perdre dans l'écriture de soi*, Klincksieck, 2011, p. 84 et s.

Il semble toutefois indéniable que le récit ait inspiré et conforté dans leur écriture d'autres auteurs, notamment des femmes, si l'on en croit certaines lettres de consœurs reçues par Annie Ernaux – si elle a toujours gardé ses distances avec le milieu littéraire parisien, refusant par exemple de siéger dans le jury du prix Goncourt, elle y a toutefois noué quelques amitiés fortes au fil du temps –, mais aussi les réactions d'écrivaines qui se sont exprimées dans la presse après la lecture de *Mémoire de fille*. Ainsi de Mathilde Forget, compositrice, interprète et auteure en 2019 d'un premier roman remarqué, *À la demande d'un tiers* (Grasset) – puis d'un second, *De mon plein gré* en 2021 (Grasset), où elle raconte le viol dont elle a été victime –, qui, dans un entretien accordé à Anne-Sylvaine Chassany pour le *Financial Times* (29/08/2020), affirme qu'elle garde toujours une pile de livres d'Annie Ernaux devant elle quand elle écrit, et déclare : « C'est une pionnière, elle est respectée, elle montre qu'il y a une place pour les femmes écrivains qui utilisent leurs histoires personnelles. » Regrettant qu'à chaque fois qu'une femme écrit à partir de ses expériences, son écriture soit perçue comme « moins légitime », elle souligne : « Il y a un refus de reconnaître que les expériences personnelles peuvent produire des connaissances universelles. Annie Ernaux combat cette idée. »⁵

⁵ Nous traduisons.